



HAL
open science

Racisme et xénophobie dans la favela ? Deux temps de la présence d'immigrés angolais à Maré (Rio de Janeiro)

Nicolas Quirion

► **To cite this version:**

Nicolas Quirion. Racisme et xénophobie dans la favela ? Deux temps de la présence d'immigrés angolais à Maré (Rio de Janeiro). Cahiers des Amériques Latines, 2024, 105, 10.4000/13700 . hal-04939488

HAL Id: hal-04939488

<https://hal.science/hal-04939488v1>

Submitted on 10 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Racisme et xénophobie dans la favela ?

Deux temps de la présence d’immigrés angolais à Maré (Rio de Janeiro), au Brésil.

Nicolas Quirion. Docteur en planification urbaine et régionale (IPPUR/UFRJ) et en migrations et relations interethniques (URMIS/UP). *Fellow* de l’Institut Convergences Migrations.
nicoquirion@gmail.com

Introduction

Situé dans le secteur nord de la municipalité de Rio de Janeiro, le *Complexo da Maré*¹ est un très vaste groupement de favelas et d’ensembles sociaux dégradés, qui compte aujourd’hui environ 140 000 habitants. À partir de la seconde moitié des années 1990, une population relativement importante d’immigrés angolais s’est installée dans ce quartier périphérique et informel de la ville. Les prémices de cette implantation résidentielle ont fait l’objet d’une ethnographie [Petrus, 2001], qui a notamment montré que les immigrés en question étaient victimes de profondes discriminations de la part des autres habitants de la favela. Entravés dans leur accès au logement, ils étaient socialement isolés et vivaient à plusieurs dans de minuscules chambres insalubres, tandis que diverses accusations (viols, escroqueries, etc.) étaient régulièrement portées contre eux [*ibid.*, p. 85-86].

Après avoir constaté l’établissement durable de ce groupe d’angolais à Maré, j’ai décidé de réaliser mon travail ethnographique sur cette population entre 2017 et 2020². Cette recherche a permis de constater que les immigrés angolais, anciens ou récents, représentaient un groupe encore globalement marginalisé. Dans un environnement marqué par le maintien d’une relation ambiguë à l’africanité, certains marqueurs ethniques ont contribué à la production d’un régime d’altérité durable, aboutissant à la stigmatisation du groupe étranger au sein même de la favela – tout en lui

¹ Les ensembles de favelas qui forment un espace urbain d’exception sont considérés comme des “complexes” (*complexos*) de favelas par les autorités municipales.

² Dans une première phase, qui s’est étendue jusqu’à septembre 2019, j’ai réalisé des excursions régulières sur le terrain, donnant lieu à de nombreuses prises de contacts et à des observations relatées dans un carnet de terrain. Dans une deuxième phase, mon objectif était de recueillir des entretiens. Afin de bénéficier d’un meilleur accès aux sujets de l’enquête, j’ai résidé à Maré durant un peu plus de deux mois. Des entretiens semi-directifs ont été réalisés avec quinze personnes durant cette période, tandis que les échanges informels se sont poursuivis.

conférant une notoriété disproportionnée au regard de sa faible importance numérique³. Toutefois, un certain nombre d'évolutions positives ont pu être constatées. La plupart de nos interlocuteurs affirment que, s'il existait auparavant une forme de discrimination à leur encontre au sein de la favela, celle-ci est aujourd'hui moindre que dans le reste de l'espace urbain.

En exposant certaines configurations sociales qui se sont établies entre les habitants brésiliens de la favela et les migrants angolais, nous tâcherons de comprendre les spécificités des relations raciales dans un espace comme le *Complexo da Maré*. Par ailleurs, nous chercherons à souligner les changements qui ont pu se produire entre la phase initiale de la présence angolaise à Maré et le moment où nous avons conduit nos travaux.

Pour cela, l'établissement d'un cadre théorique sera primordial afin de mieux cerner les liens entre racisme et migration dans le contexte socio-spatial choisi. L'intériorisation du préjugé racial sera, par ailleurs, discutée.

Nous aborderons par la suite, de manière empirique, la présence angolaise à Maré dans une perspective diachronique. Nous montrerons comment, initialement, afin de faire face à des conditions adverses, des réseaux de solidarité entre immigrés se sont organisés où un certain entre-soi a pu jouer en leur défaveur. Nous présenterons ensuite un aperçu des évolutions qui se sont produites, au cours d'une vingtaine d'années, dans les relations sociales entre Brésiliens et Angolais au sein de leur lieu de résidence.

À travers cette démarche, nous visons à comprendre comment se sont manifestés et continuent de se manifester aujourd'hui le racisme et la xénophobie à l'encontre de ces immigrés africains dans le contexte particulier des favelas de Maré. De manière plus large, nous suggérons des pistes afin de réinterroger la question du racisme et de la xénophobie au Brésil.

³ L'importance de la population angolaise à Maré a fait l'objet de nombreuses spéculations. Si la très forte mobilité des migrants de première génération a pu rendre toute estimation difficile, de nos jours cette présence semble s'être stabilisée. Un recensement mené récemment par une organisation locale (*Redes da Maré*, 2018, p. 32-33) a avancé que, même si les Angolais constituent le seul groupe étranger bénéficiant d'une présence significative sur le territoire, à peine 195 de ces individus vivaient au sein des favelas de Maré. Parmi eux, 151 hommes et seulement 43 femmes. Les auteurs du recensement signalent toutefois qu'une sous-déclaration significative est probable au vu des situations de non-régularisation migratoire. Par ailleurs, certains angolais ont acquis la nationalité brésilienne et ne sont ainsi peut-être pas déclarés en tant qu'étranger. L'organisation communautaire *Associação dos Angolanos no Estado do Rio de Janeiro* estime quant à elle que le nombre d'Angolais résidant au sein des différentes favelas de Maré s'élevait à environ 300 en 2019.

Migration, marginalisation urbaine et racisme : une brève mise en perspective

Si, historiquement, les migrations internationales (forcées ou encouragées par l'État) ont joué un rôle de premier plan dans la formation de la population brésilienne, au cours de la seconde moitié du XX^e siècle le solde migratoire est devenu structurellement négatif. Toutefois, à partir des années 1990, une augmentation des arrivées d'étrangers a pu être observée, reflétant « les opportunités économiques qui sont apparues dans les pays "émergents", comme le Brésil, en parallèle de la tendance à l'affaiblissement de l'élan de croissance des pays "développés" » [Requião, 2015, p. 11]. Des facteurs tels que le progrès économique, la stabilité politique ou encore le traitement relativement favorable réservé aux immigrants (socialement et juridiquement) peuvent expliquer ce mouvement. Sans que ces évolutions n'altèrent le cadre général faisant du Brésil un pays comptant une faible proportion d'étrangers résidents, l'immigration a augmenté plus nettement autour des années 2010, avec l'arrivée de populations originaires de diverses régions du monde (Bolivie, Venezuela, Haïti, République Démocratique du Congo et Angola, entre autres).

Au Brésil, des liens profonds existent entre immigration internationale et racisme. L'historicité a ancré dans l'imaginaire collectif deux figures antagonistes : d'un côté, celle de l'immigrant « désirable » (généralement l'Européen et ses descendants, considérés par les classes dominantes de l'époque comme susceptibles « d'améliorer » la composition ethnique de la nation) ; de l'autre, celle du descendant, à divers degrés, des Africains réduits en esclavage [Lesser, 2015]. En effet, la formation nationale résulte de vagues migratoires largement organisées par le pouvoir – qu'elles aient été forcées (sous le système esclavagiste) ou encouragées (avec l'importation de colons et de travailleurs libres) [Seyferth, 2002]. Longtemps considérée par les autorités et la science comme un frein à la modernité, la population d'ascendance africaine s'est vue refuser l'accès à la pleine citoyenneté après l'abolition de l'esclavage, à un moment où les classes dominantes espéraient que le « sang noir » se dissolve progressivement grâce à l'importation massive d'individus appartenant à des groupes plus valorisés [Nascimento, 2016 ; Schwarcz, 1993].

À Rio de Janeiro, de nombreux travaux [Vaz, 1994 ; Abreu, 1994] ont montré que les descendants des personnes réduites en esclavage – délaissés par les politiques publiques et chassés du centre-ville par les réformes urbaines – ont massivement eu recours à la construction d'habitats spontanés dans des zones peu valorisées (telles que les collines et mangroves), ou dans des espaces interstitiels (par exemple, en marge des axes routiers). En dépit de vagues postérieures d'immigrations en provenance de la région nord-est, qui ont fortement diversifié leurs compositions ethniques, les favelas cariocas sont aujourd'hui souvent évoquées comme des espaces « majoritairement noirs ».

Selon le recensement national de 2010, il y aurait, dans l'ensemble de la municipalité de Rio de Janeiro, une légère prédominance de personnes se déclarant blanches (51 %). Par contraste, le recensement de la population de Maré [Redes da Maré, 2018] a mis en évidence que, dans le complexe de favelas, les Blancs auto-déclarés n'étaient que 36,6 % ; contre 52,9 % de Métis (*pardos*) et 9,2 % de Noirs (*pretos*). Cela signifie que la majorité des habitants de Maré (62,1 %) appartiendrait à la population classifiée comme noire (*negra*), selon les critères en vigueur au Brésil⁴.

Au vu de cette situation, on aurait pu s'attendre à ce que les manifestations de racisme contre les immigrés angolais soient moins intenses à Maré que dans les quartiers aisés, où la composition ethnico- raciale tend à être majoritairement blanche – et où les Noirs sont globalement relégués à une position de subordination. Or, les témoignages recueillis par Petrus [2001] concernant la situation du début des années 2000 laissaient entendre que l'arrivée de personnes noires en provenance d'un pays moins développé que le Brésil était perçue très négativement, y compris par les habitants des favelas de Maré. Tout semblait indiquer que, du fait de la stigmatisation historique des favelas, l'arrivée d'Africains pauvres contribuait « à disqualifier davantage l'espace déjà disqualifié » [Petrus, 2001, p. 131], alimentant ainsi la peur et, parfois, l'hostilité des habitants de la favela envers les immigrés. Pour l'autrice, ces nouveaux arrivants ne parvenaient pas à réagir à la stigmatisation dont ils étaient victimes, en raison d'un manque de ressources pour construire une identité collective positive, dans un contexte de vie extrêmement précaire au sein de la favela.

Nombre d'études ont montré que les individus appartenant aux couches populaires brésiliennes sont souvent imprégnés de conceptions phobiques semblables à celles auxquelles ils sont eux-mêmes traditionnellement soumis [Souza, 2012], et qu'ils ont tendance à privilégier une identification aux couches supérieures de la population [Vidal, 1998]. Le concept de racisme structurel, dans ses modalités brésiliennes, constitue un cadre théorique qui permet certainement d'interpréter la plupart des expériences négatives vécues par les immigrés angolais dans l'espace urbain de Rio de Janeiro, y compris celui de la favela. En effet, « les expressions du racisme dans la vie quotidienne, que ce soit dans le cadre des relations interpersonnelles ou dans la dynamique des institutions, sont des manifestations de quelque chose de plus profond, qui se développe dans les entrailles politiques et économiques de la société » [Almeida, 2019, p. 16]. En tant que construction historique et politique, le préjugé racial serait ainsi susceptible d'imprégner toutes les couches sociales, et pourrait aussi

4. Dans le recensement réalisé par l'IBGE, la catégorie Noir (*negro*) rassemble les individus *pretos* et *pardos*.

être intériorisé par les groupes habituellement stigmatisés. Ainsi, les Noirs « peuvent reproduire dans leur comportement individuel le racisme dont ils sont les plus grandes victimes » [*ibid.*, p. 53].

Sur le terrain, à plusieurs reprises, nous avons pu entendre de la part d'interlocuteurs angolais qu'au Brésil, les « Noirs » seraient eux-mêmes « les plus racistes » à l'encontre des immigrants africains. Ce genre de réflexion révèle une lecture pessimiste des relations raciales brésiliennes. Pour Oracy Nogueira, le « préjugé racial de marque » (selon lui, caractéristique du cas brésilien) s'exprimerait « par rapport à l'apparence, c'est-à-dire lorsqu'il reprend les traits physiques de l'individu, la physionomie, les gestes, les accents » [Nogueira, 2007, p. 292]. Le fonctionnement du « préjugé de marque » suppose ainsi la reconnaissance tacite d'une gradation de valeur fondée sur un continuum de couleur, mais aussi sur de nombreux autres éléments, y compris culturels. Or, ce système de classification offre aux individus subalternisés une certaine marge de manœuvre pour se repositionner un peu plus favorablement dans le jeu social. L'une des stratégies disponibles consiste à atténuer la marque raciale en transférant le stigmate à ceux qui sont encore plus intensément marqués.

Nogueira conclut son article, devenu incontournable, par un appel à étudier « la question de la relation entre l'immigration étrangère et la fréquence et l'intensité des manifestations de préjugés » [*ibid.*, p. 305]. En suivant ses recommandations, et en extrapolant ses conclusions, on pourrait considérer ici que les Angolais présentent une « marque raciale » sensiblement plus prononcée que celle des Brésiliens noirs. Des éléments tels que leur corporalité, leur habillement ou leurs particularités linguistiques renvoient à une culture considérée comme « exotique » et généralement dévalorisée au Brésil : celle de l'Afrique.

Dans ce contexte, il est possible de comprendre que certains Brésiliens parmi les plus méprisés dans la société, tels que les habitants des favelas – souvent noirs –, aient pu reproduire l'oppression dont ils sont victimes en la reportant sur des individus encore plus marqués racialement : en l'occurrence leurs voisins angolais.

La présence angolaise à Maré : des débuts difficiles

Afin de mieux saisir les spécificités de l'expérience des immigrants angolais, nous revenons à présent sur les circonstances qui ont conduits ceux-ci à s'installer au Brésil, à Rio de Janeiro, et plus particulièrement dans les favelas de Maré.

À partir de la seconde moitié des années 1970, des flux de personnes en provenance d'Angola ont émergé en direction du Brésil. De manière générale, cette migration angolaise peut s'expliquer par : une communauté linguistique commune et par des dynamiques diplomatiques, culturelles et industrialo-commerciales complexes, qui se sont développées entre les deux nations depuis la décolonisation de l'Angola [Muñoz, 2016]. La nature tout autant que l'importance de cette immigration ont cependant beaucoup varié en fonction des événements qui ont agité le pays d'Afrique subsaharienne [Aydos, 2010]. L'un des mouvements les plus intenses s'est produit au cours des années 1990 et jusqu'au début des années 2000, lorsqu'une population fuyant la guerre civile s'est établie dans la ville de Rio de Janeiro. L'écrasante majorité de ce contingent migratoire était constituée de jeunes hommes issus des classes populaires de Luanda. Dans une première phase, ceux-ci ont commencé par s'installer dans des maisons collectives situées dans les quartiers centraux de Lapa et Gloria, à proximité des anciennes installations de Caritas, organisation liée à l'Église catholique qui se charge, notamment, de fournir une assistance aux réfugiés. Cependant, selon Petrus [2001, p. 93], la suppression des fonds d'assistance destinés aux réfugiés, en 1995, exacerba la précarité matérielle des Angolais. Cet événement aurait été le déclencheur du mouvement progressif de nombre d'entre eux vers le complexe de favelas de Maré, principalement motivés par le coût moindre de l'hébergement dans la favela – ainsi que par la formation progressive d'un réseau de solidarité entre compatriotes, comme nous le verrons.

Toutefois, les Angolais qui s'installèrent à Maré furent rapidement la cible de rumeurs et de suspicions émanant de la police, des médias et de certains élus locaux. En particulier, une piste d'enquête policière jamais élucidée mais largement relayée soupçonnait certains Angolais de former les trafiquants de drogue locaux aux techniques de guérilla urbaine [Quirion, 2018].

Les témoignages recueillis dans le cadre de notre enquête ont confirmé les difficultés auxquelles les Angolais de Maré ont été initialement confrontés. Carlos, arrivé en 1997, a corroboré cette situation, rappelant en particulier les rumeurs et le racisme qui ciblaient les immigrés dans la favela :

Écoute, il y a 20 ans, à Maré, c'était très dur. Terrible. Il y avait le préjugé : « Ah, les mecs viennent d'Afrique, ils ramènent plein de maladies et tout ». Et puis, on était Noirs. Il y avait beaucoup de préjugés. Donc tu es immigré, noir, complètement fauché [*rires*]. Forcément, c'était compliqué.

La représentation des immigrés comme vecteurs de maladies, rappelée par Carlos dans ses déclarations, s'inscrit dans une longue tradition de « pathologisation des Africains » au Brésil [Batista, 2003, p. 293].

Mais cette accusation reflète à son tour, de manière plus concrète, l'image initiale sans doute véhiculée auprès de l'opinion publique concernant ces étrangers. En effet, l'une des premières mentions officielles de la présence d'Angolais à Rio de Janeiro correspond aux déclarations du maire de la ville, César Maia, après le décès d'un réfugié, provenant de ce pays, des conséquences du SIDA. L'homme politique avait alors accusé cette population nouvellement arrivée d'avoir introduit un nouveau virus au Brésil, le VIH-2⁵, exigeant publiquement que tous les Africains soient soumis à des tests obligatoires⁶.

Cette information peut également éclairer une autre difficulté initialement rencontrée par les Angolais de Maré : l'accès au marché sexuel et matrimonial. À ce sujet, Carlos se rappelle que : « quand on est arrivés, c'était impossible de sortir avec des jeunes brésiliennes. [...] Les filles de notre âge refusaient quoi que ce soit avec nous. »

Un autre facteur a durablement terni l'image des Angolais. Pendant une période, certains d'entre eux ont eu recours à des stratagèmes de fraude, basés sur la falsification de chèques [Santana, 2016]. Dans la favela, le groupe était ainsi considéré avec méfiance par les commerçants et les autres habitants. Là encore, les actes d'individus isolés se sont répercutés négativement sur l'ensemble de la population étrangère. Le discrédit généralisé a fortement porté préjudice aux immigrés qui vivaient dans la favela – un espace où, en l'absence de relations contractuelles formelles, la confiance en l'autre est essentielle pour mener à bien toute une série de transactions et de démarches. Ces moments sont remémorés avec amertume par l'ensemble des interlocuteurs présents au Brésil au début des années 2000.

Les choses ne semblent pas avoir été nécessairement plus simples pour les jeunes d'origine angolaise ayant grandi dans la favela. Nzaje, 21 ans, est arrivé à Rio de Janeiro pour la première fois à l'âge de deux ans, accompagné de ses parents qui ont fait le choix de s'installer à Maré. Il nous a raconté ses problèmes à l'école publique locale, en tant qu'enfant d'étrangers :

5. « César: africanos trazem HIV-2 », *Journal O Globo*, 22 avril 1993.

6. « César nega acusação de discriminação », *Journal O Globo*, 25 avril 1993.

J'ai été victime de harcèlement dans mon enfance. J'ai toujours essayé de garder mon sang-froid. De ne pas dramatiser. Mais je crois que j'ai un traumatisme à cause des brimades que j'ai subies dans mon enfance. À l'école on parle d'esclavage, des Noirs qui étaient battus... Et moi, quand j'avais 10 ans, j'étais battu parce que j'étais Africain. Au XXI^e SIECLE, à l'école, ici à Maré !

Nous tenterons à présent de comprendre comment un sentiment de collectivité entre étrangers s'est formé dans cet espace spécifique. En effet, les jeunes immigrés qui se sont installés à Maré à partir de la seconde moitié des années 1990 ont globalement connu une profonde précarité matérielle et ont fait face à de violentes logiques d'exclusion. Face à ces circonstances particulièrement défavorables, un réseau de solidarité s'est rapidement créé. Les nouveaux arrivants pouvaient compter sur l'aide et l'accueil de compatriotes déjà installés à Maré.

Largement documenté dans la littérature, le regroupement et l'entraide entre compatriotes en situation migratoire est un phénomène courant et facilement compréhensible : dans un espace étranger, la langue, la culture, les coutumes ou encore la réglementation peuvent constituer des barrières intimidantes ; surtout – mais pas exclusivement – pour les nouveaux arrivants disposant de moins de ressources matérielles et/ou culturelles. Face à une telle situation, l'immigré est souvent amené à rechercher le contact avec d'autres individus de même origine. Le compatriote représente une figure familière dans un contexte étranger et éventuellement hostile. De surcroît, pour le nouvel arrivant, l'immigré plus ancien peut apporter des conseils, un soutien ou bien une simple écoute attentive. Ces éléments sont essentiels face aux épreuves et à la solitude qui accompagnent souvent l'expérience migratoire.

Dans le cas des Angolais, au-delà du soutien émotionnel, la présence d'une communauté nationale à Maré offrait la possibilité de travailler, même sans autorisation légale. En effet, située à proximité de l'aéroport international Tom Jobim, la favela s'est révélée un endroit éminemment stratégique pour les Angolais. Depuis le début des années 1990, un nombre important de ces immigrés s'assuraient une subsistance économique par la pratique de la *mukunza*, c'est-à-dire l'exportation informelle de marchandises vers l'Angola. Les vêtements et divers autres produits brésiliens étaient fortement recherchés sur les marchés populaires de Luanda. Comme l'a rapporté Petrus [2001], les nouveaux arrivants étaient introduits par les anciens dans ce commerce, où ils débutaient par des fonctions subalternes. De cette manière, une petite « enclave ethnique » [Wilson & Portes, 1980] s'est progressivement formée au sein de la communauté angolaise de Maré.

La pratique de la *mukunza* aurait permis au début des années 2000 une certaine ascension économique pour certains Angolais, avant de devenir moins lucrative en raison de l'évolution des taux de change. Or, paradoxalement, cette activité a renforcé la stigmatisation des immigrés auprès des autres habitants de la favela, puisque ces derniers associaient cette pratique à un trafic à grande échelle et s'étonnaient de voir certains angolais exhiber des tenues luxueuses. Souvent stigmatisés en raison de leurs accointances supposées avec les trafiquants de drogues, les habitants brésiliens de Maré ont pu à ce titre chercher à se distinguer des nouveaux arrivants étrangers, dont certains faisaient alors l'objet d'accusations de comportements criminels [Santana, 2016].

Il est par ailleurs frappant de constater l'importance des imaginaires préconstitués sur le Brésil de la part des immigrés angolais. Pour Bruno, 34 ans, originaire de Luanda et arrivé au Brésil en 2012, les représentations de ses compagnons et de lui-même autour de leur futur pays d'accueil étaient principalement construites par le rayonnement des productions culturelles brésiliennes dans les médias angolais :

La culture brésilienne est très présente là-bas en Angola. On écoute tous des musiques romantiques brésiliennes à la radio ; à la télé, on regarde les *telenovelas*. [...] Au fil du temps, on a absorbé la culture brésilienne. [...] Quand on pense au Brésil, on imagine cette chaleur humaine, les jolies plages, Copacabana et le Christ Rédempteur.

Des propos confirmés par Carlos :

L'image que l'on avait, c'était surtout à travers des *telenovelas*. Alors, quand je suis arrivé ici, je me disais : « Je vais habiter à Copacabana⁷, je vais sortir avec ces brésiliennes blanches, aux yeux verts, avec de longs cheveux ». L'image, c'était ça !

À ce titre, le revers de la médaille concernant la solidarité entre compatriotes en situation de migration mérite d'être souligné. En effet, les réseaux d'entraide peuvent aussi contribuer à freiner l'intégration de l'individu dans le pays d'accueil, limitant ses interactions à un cercle restreint de personnes où les relations de pouvoir et d'exploitation sont fréquentes. Cette configuration rapproche en quelque sorte les Angolais de la figure de l'homme « marginal » décrit par Park dans son texte classique [Park, 1928] : « si les immigrants sont attirés par la culture de la société

⁷ Quartier de bord de plage de la zone sud de Rio de Janeiro, fortement valorisé symboliquement et financièrement.

d'accueil, leur culture d'origine tend à freiner leur projet d'assimilation. »

Les ambivalences de l'expérience angolaise à cet égard apparaissent assez nettement dans les lieux qui constituent un repère pour de nombreux membres de ce groupe. L'implantation migratoire à Maré se distingue par le fonctionnement de lieux de sociabilité (bars, restaurants et autres commerces) administrés et fréquentés principalement par des Angolais. Ainsi, au cœur de Vila do Pinheiro, l'une des favelas de Maré, une intersection de rues localement connue sous le nom de *Esquina dos Angolanos* (« le Coin des Angolais ») s'est constituée en tant que point de rencontre entre compatriotes. Dans les favelas de Rio de Janeiro, la vie sociale est intensément rythmée par les rencontres et les interactions qui ont lieu dans l'espace public. Le phénomène est particulièrement notable à Maré, où se trouve une profusion de commerces qui s'étendent sur la voie publique, offrant de nombreux espaces ouverts de sociabilité. Plusieurs établissements commerciaux, principalement des bars et des petits restaurants, servent de points de rencontres pour la communauté angolaise. Ces lieux, qui représentent la manifestation la plus visible et la plus dynamique de la présence angolaise à Maré, sont appelés *adegas* (« caves ») par la communauté. Connus localement comme Coin des Angolais (*esquina dos angolanos*), les bistrotts en question se situent à Vila do Pinheiro. Ce sont des établissements modestes. À première vue, peu d'éléments indiquent leur singularité. Néanmoins, l'ambiance sonore se distingue nettement de celle habituellement entendue dans la favela, car la musique angolaise (semba, kuduro, etc.) y résonne généralement à plein volume. Les clients de ces bistrotts passent de longues heures à échanger dans des discussions animées où les *calões* (argot angolais) sont librement utilisés sans craindre les malentendus ou les moqueries comme cela peut être le cas ailleurs.

Le Bar da Lica est probablement le plus connu et le plus fréquenté des établissements. En s'approchant, on peut observer trois peintures murales dans l'espace intérieur. A gauche, le drapeau angolais. Au fond du restaurant, la figure peinte d'une femme agenouillée, portant sur son dos un enfant enveloppé dans un linge. Sa position est celle de la prière. L'inspiration religieuse de l'image est confirmée par le mot inscrit sur le côté : *Nzambi*, le nom de la divinité suprême dans la mythologie bantoue. Sur le mur de gauche, au premier plan devant la silhouette d'un baobab, se trouve une grande représentation du Penseur (*O Pensador*), figure en position introspective associée à l'ethnie Tchokwe, qui s'est imposée comme l'un des principaux symboles nationaux de l'Angola à l'époque contemporaine.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les trois représentations décrites ci-dessus sont l'œuvre

d'un artiste brésilien. Habitant loin de Maré, dans la zone Sud de Rio de Janeiro, il entretient des amitiés avec certains Angolais et a l'habitude de fréquenter les bistrotts de Maré. Lors d'une conversation informelle au Bar da Lica, celui-ci a déclaré se reconnaître dans la « culture africaine ». Nous reviendrons par la suite sur le cas des Brésiliens qui revendiquent leurs affinités avec l'Afrique.



Figure 1 : Salle du Bar da Lica, avec sa gérante (photo de l'auteur, Maré, 2019).

Il est crucial de prendre en compte que la fréquentation du Coin des Angolais (plutôt importante, si l'on considère le nombre finalement réduit d'immigrés installés à Maré) est due au fait que les établissements attirent également des Angolais qui vivent dans d'autres parties de Rio de Janeiro, ou même en dehors de la ville. Nous avons pu constater qu'une grande partie des clients ne résidaient pas à Maré. En semaine, il est très courant de rencontrer des individus au chômage, qui recherchent de la compagnie ainsi que des opportunités d'emploi auprès de leurs compatriotes, tandis que les weekends sont propices aux rassemblements familiaux et amicaux.

Le Coin de Vila do Pinheiro, à Maré, est une référence importante pour les Angolais de Rio de Janeiro et au-delà. Cet espace favorise non seulement les rencontres, mais aussi les opportunités commerciales et les collaborations pour de futurs projets entre membres de la

« famille angolaise », ou *banda*, comme les Angolais se désignent entre eux. Ce lieu pourrait ainsi constituer un « système informationnel » pour les Angolais, à l'image de ce que représentent (à une échelle sans doute bien plus importante) les rues du quartier de Belsunce à Marseille, pour les commerçants algériens [Tarrus, 2014, p. 152].

Les Angolais et les autres habitants de la favela : du rejet initial à la mixité limitée

Les établissements du Coin sont majoritairement fréquentés par des Angolais. Néanmoins, il arrive de voir des femmes et des hommes brésiliens se joindre à eux. Mariana est une femme brésilienne, noire, âgée d'environ 45 ans. Nous nous sommes rencontrés dans l'un des bistrotis angolais de Vila do Pinheiro. Elle déclare vivre à Maré depuis son enfance. Mariana semblait entretenir de bonnes relations avec plusieurs immigrés présents ce jour-là. La désinvolture et le contenu des conversations indiquaient un degré avancé d'intimité avec certains d'entre eux. Pourtant, lors de notre discussion, elle a reconnu, en riant, que lorsqu'elle était adolescente elle avait « une peur bleue » de ses voisins africains. Interrogée sur les raisons d'une telle crainte, elle nous a expliqué, sur un ton plus sérieux : « le problème c'est que c'étaient tous des hommes, qui arrivaient ensemble et restaient toujours entre eux. Ça nous faisait un peu peur, oui ».

D'après les témoignages recueillis des deux côtés (habitants brésiliens de Maré et Angolais), la « peur » vis-à-vis des immigrés africains était autrefois courante dans la favela. Les propos recueillis suggèrent que cette appréhension était due avant tout à l'imaginaire menaçant construit, de façon globale, autour de la masculinité. Et plus spécifiquement, autour de la masculinité noire. Dans le cas particulier des Angolais de Maré, la négativité de cet imaginaire a été amplifiée par des forces extérieures, conjuguées à des processus propres au groupe d'immigrés.

L'hostilité qui a pu se manifester contre les Angolais au sein de la propre favela pourrait rappeler les épisodes chroniques de xénophobie en Afrique du Sud. Malgré la fin de la ségrégation spatiale basée sur la couleur de peau (en 1994) les immigrés venus d'autres pays africains ont été régulièrement confrontés à un intense rejet dans les grandes villes du pays. Les Africains de nationalité autres que la sud-africaine y sont souvent « accusés de concurrence déloyale, de propager le sida et d'être responsables de la montée de la criminalité » [Vidal, 2016, p. 240]. Or, les vagues d'agressions contre ces étrangers surviennent généralement dans les mêmes quartiers pauvres où résident une écrasante majorité de personnes noires sud-africaines. Il semble donc que la xénophobie à l'égard d'autres Africains est « nettement prononcée chez les Noirs sud-africains,

avec lesquels ils entrent en concurrence directe sur le marché du travail dans un contexte de forte crise économique » [*Idem.*]. À ce diagnostic matérialiste, l'auteur ajoute l'importance de considérer l'influence de l'ancienne organisation sociopolitique basée sur des critères ethnoraciaux, tout comme la persistance d'un cadre politique caractérisé par des lois migratoires profondément restrictives.

La question d'un *black on black racism* a été fréquemment évoquée par d'autres auteurs. Achile Mbembe a évoqué dans une communication les prévisions de Frantz Fanon qui anticipait l'émergence d'un nationalisme noir susceptible de viser « la sécession d'avec le reste de l'Afrique et de la diaspora » dans les pays libérés de la domination coloniale. Pour Mbembe, ce type de projet suppose l'élaboration d'un double antagonisme : « un ennemi craint et envié (la blancheur ou le capital monopolistique blanc) et un autre détesté et méprisé (les Noirs de n'importe quel autre lieu) » [Mbembe, 2019]. Cette idée résonne avec celle du racisme intériorisé, que nous avons évoquée précédemment.

Il convient de souligner la distinction entre la xénophobie des Sud-africains envers d'autres Africains et l'expérience vécue par les Angolais dans les favelas brésiliennes de Maré. Il existe tout d'abord une nette différence d'échelle démographique. Selon les chiffres de 2019 de l'Organisation Internationale pour les Migrations⁸, le nombre de migrants internationaux présents en Afrique du Sud atteindrait 4,2 millions ; c'est-à-dire plus de 7,2 % de la population. En comparaison, au Brésil, avec seulement 807 000 individus, les étrangers ne représenteraient que 0,4 % de la population totale [IBGE, 2010].

Ainsi, au Brésil, bien que le sentiment xénophobe puisse se manifester avec force à un niveau individuel, il est difficile d'élaborer un récit politique qui érige la figure de l'étranger au rang de menace directe au bien-être de la population brésilienne. En tant que pays industrialisé et relativement prospère dans une région où le sous-développement persiste, l'Afrique du Sud attire d'importants flux migratoires en provenance de pays voisins, en particulier du Mozambique, du Zimbabwe et du Lesoto, nettement plus pauvres. En 2008, en Afrique du Sud, 62 personnes sont mortes durant un épisode de violences populaires xénophobes, tandis qu'une centaine de blessés ont été recensés. En septembre 2019, des commerces appartenant à des étrangers (Africains et Asiatiques) ont été attaqués par des manifestants à Johannesburg, faisant 12 morts. Dans le cas des Angolais de Maré, bien qu'un climat de méfiance et parfois d'hostilité ait été observé au sein même de la favela, aucune mobilisation collective violente contre ces étrangers n'a eu lieu.

⁸ <https://migrationdataportal.org/?i=stock_abs_&t=2019&cm49=76>

Autour des années 2000, au plus fort de la présence angolaise à Maré, on comptait tout au plus quelques centaines d'entre eux installés dans cet espace, c'est-à-dire une proportion infime au sein d'un quartier de 140 000 habitants. Les Angolais se sont généralement spécialisés dans des activités économiques (construction, peinture de bâtiments, commerce international informel) dans lesquelles ils n'étaient pas perçus comme des concurrents directs de la population locale, surtout durant les périodes de croissance économique, marquées par une forte demande de main d'œuvre. L'Angolais Armando, 37 ans, qui a vécu quelques mois à Johannesburg, en Afrique du Sud, avant de rejoindre le Brésil et de s'établir à Maré, a déclaré lors d'une conversation que la violence de la xénophobie y était bien plus importante, puisque selon lui, en Afrique du Sud : « les étrangers sont assassinés à coups de couteau ». De nombreux Angolais résidant à Maré possèdent des membres de leurs familles établis dans d'autres pays, ou, dans certains cas, ont eux-mêmes vécu d'autres expériences migratoires. Ainsi, en se basant sur leurs propres vécus ou sur les récits de proches, les sujets rencontrés à Maré recouraient fréquemment au « comparatisme ordinaire » [Vidal, 2012]. Le Portugal, l'Allemagne et la France, qui semblent être les destinations les plus habituelles, étaient généralement critiqués en raison de leur climat froid et du racisme de leurs populations. Pris individuellement, le Brésil faisait rarement exception aux critiques sévères, notamment en matière de racisme. Plusieurs de nos interlocuteurs affirmaient qu'il s'agissait d'un pays où il était particulièrement difficile de progresser socialement. Cependant lorsqu'une comparaison était faite avec d'autres pays, les relations avec la population locale étaient presque toujours jugées meilleures au Brésil qu'ailleurs.

Aujourd'hui encore, le sujet de la discrimination revient régulièrement et spontanément dans les conversations avec les Angolais de Maré. À cet égard, il est possible d'observer un large éventail de positions discursives. Un point semble faire consensus parmi les personnes interrogées : l'acceptation des immigrants aurait progressé. Comme nous le verrons, au fur et à mesure des années, certaines dynamiques ont contribué à rapprocher progressivement Brésiliens et Angolais au sein de la favela quoique dans une mesure toujours restreinte. Ainsi, pour Paulo, entrepreneur de 39 ans, arrivé au Brésil en avril 1999 :

Aujourd'hui, c'est sûr que ça a beaucoup changé. Parce que les gens ont commencé à voir que les Angolais ne sont vraiment pas ces mauvaises personnes qu'on disait. [...] Le regard sur les Angolais a beaucoup changé. Les gens ont commencé à comprendre, à se rendre compte que les Angolais ne sont vraiment pas des animaux, que ce ne sont pas des singes...

Paulo signale une baisse de la xénophobie et du racisme, dans la dernière partie de son discours, il estime que « la discrimination a beaucoup changé, elle a vraiment beaucoup changé. Avant c'était 100 %, maintenant c'est 70 % ». En d'autres termes, si les choses se sont améliorées, le tableau est encore loin d'être satisfaisant.

Si l'on accepte le discours qui semble hégémonique parmi les Angolais (il y avait des discriminations spécifiques à leur encontre même au sein de la favela, mais celles-ci sont aujourd'hui moindre que dans le reste de l'espace urbain), il reste à comprendre ce qui a pu déterminer un tel changement. Sur la base des témoignages recueillis, il est possible de proposer quelques hypothèses.

Tout d'abord, parmi les immigrés les plus anciens, il est courant d'entendre qu'en 2000, la presse a violemment stigmatisé la population angolaise de Maré. Toutefois, dans un second temps, une série de reportages au ton plus amène a été diffusée dans les médias grand public [Quirion, 2018]. Un deuxième facteur d'évolution régulièrement évoqué est celui du changement politique et des progrès économiques qui ont eu lieu tout au long des années 2000. Avec la croissance économique et le boom du secteur de la construction (qui employait beaucoup d'entre eux), les jeunes Angolais de Maré ont peu à peu quitté leur profonde précarité initiale. Notamment, en matière de logement, nos observations indiquent que les habitations collectives précaires, autrefois source de stigmatisation, semblent avoir disparu.

Il est tentant de penser que d'autres facteurs, tels que les politiques publiques successives de lutte contre le racisme [Dos Santos, 2018], l'inclusion de « l'histoire et la culture afro-brésiliennes » dans les programmes de l'enseignement primaire et secondaire (par la loi 10.639/03), ou encore le renforcement de la coopération économique et culturelle avec les pays africains (et surtout avec les pays lusophones) puissent avoir induit une inflexion du sentiment raciste et afrophobe qui touchait les Angolais. On a souvent entendu nos informateurs dire que « l'éducation » et « l'esprit » des Brésiliens auraient « évolué », jusqu'à permettre une attitude plus tolérante envers les immigrés africains.

Comme nous l'avons vu, le Brésil diffuse massivement ses produits culturels en Angola, grâce à l'exportation des *telenovelas*. Par contraste, l'intérêt pour l'Afrique et l'Angola en particulier demeure restreint à une fraction de la population brésilienne.

La musique traditionnelle et populaire contribue cependant à créer de nombreux ponts entre les deux pays. On peut d'ailleurs constater que, dans les paroles qui accompagnent différents styles musicaux brésiliens d'origine africaine (samba, maracatu, coco de roda, etc.), le nom « Aruanda » est fréquemment invoqué. Le terme semble désigner un lieu mythique, empreint de spiritualité, situé de l'autre côté de l'Atlantique. Pour l'ethnologue Arthur Ramos, « Aruanda » représenterait une « déformation de Loanda⁹ (São Paulo de Loanda, capitale de l'Angola) » [Ramos, 2001, p. 107]. Avec raison, le folkloriste Luís da Câmara Cascudo a pu souligner qu'« aucune ville au monde n'est aussi présente dans les chansons brésiliennes que Luanda » [Cascudo, 1965, p. 20, cité par Costa & Silva, 2011, p. 33].

Que ce soit pour des raisons politiques, spirituelles ou affectives, une partie croissante de la population brésilienne (bien au-delà des personnes perçues comme noires) a commencé à chercher une régénération culturelle et identitaire dans la culture africaine [Agier, 2000]. Cet intérêt des Brésiliens pour l'héritage africain a pu contribuer à la formation d'un certain prestige chez les Angolais. À cet égard, Bruno nous a mentionné qu'il était régulièrement questionné sur l'Angola, y compris à Maré :

Il y a beaucoup de curiosité ici. L'autre jour, c'était avec une fille qui rentrait du travail. Elle m'a dit : « Je veux vraiment connaître l'Afrique, à cause de ça, et ça, je sais que mes ancêtres sont venus de là-bas. Tous ceux qui sont noirs sont africains et tout, donc je veux savoir, je veux connaître ton pays. »

La musique semble constituer un moyen efficace de rapprocher Brésiliens et Angolais. Bruno (lui-même musicien) a d'ailleurs poursuivi en déclarant,

J'ai beaucoup d'amis qui m'appellent, en me demandant : « Tu as des nouveaux sons angolais à nous envoyer ? » Quand il y a des événements angolais à Maré, il y a toujours des gens qui m'appellent pour venir. [...] Il y a donc beaucoup de Brésiliens qui aiment aussi la culture angolaise.

Au-delà de ces visions positives, lors de notre observation, il a été possible de remarquer que de nombreuses interactions entre Brésiliens et Angolais à Maré étaient caractérisées

9 Ancienne graphie de Luanda.

par la moquerie réciproque. Celle-ci se manifeste en particulier parmi les hommes. D'après ce que nous avons pu relever, il n'est pas rare que des stéréotypes ethniques et culturels soient mobilisés. Des discours et des propos qui, dans d'autres contextes, seraient sans équivoque considérés comme xénophobes, voire racistes, peuvent susciter le rire de la victime et parfois une réponse tout aussi inspirée.

Alfred Radcliffe-Brown [1940] caractérisait de *joking relationship*, les interactions quasi ritualisées entre membres de différentes tribus, où il était permis, voire attendu de se moquer des individus d'un autre groupe, sans que ceux-ci puissent s'en offusquer.

Dès lors, deux grands modèles se dégagent : dans certains cas, la relation entre les groupes est symétrique, permettant à la moquerie d'être réciproque avec égale intensité. Dans d'autres contextes, la personne moquée ne peut répondre qu'avec modération et prudence, ou se trouve dans l'incapacité d'exercer de représailles. Ainsi, l'intensité de la moquerie initiale et la proportionnalité de la réponse apportée offrent des informations précieuses sur les rapports de force.

Entre Angolais et Brésiliens, à Maré, on peut observer que le traitement par la plaisanterie est souvent réciproque mais seulement dans une certaine mesure. L'impression laissée est que les Angolais ne peuvent pas se permettre d'aller au-delà de certaines limites. Cette situation nous rappelle la teneur de plusieurs témoignages recueillis, dans lesquels des informateurs angolais exprimaient une crainte manifeste des réactions supposées excessives des Brésiliens dans certaines situations. Pour Carlos :

Le Brésilien, je n'ai pas à me plaindre de lui. C'est un peuple très sympathique. Il y a toujours, comme dans tout pays, des règles. Si tu sais marcher droit, on te laisse vivre. Mais sinon...

De manière remarquable, un autre interlocuteur angolais a un jour évoqué en ces termes son impression concernant la population locale : « Les Brésiliens sont très affectueux, mais avec cette même affection, ils peuvent te tuer ».

Une conséquence possible de cette peur souvent évoquée, malgré la familiarité qui caractérise de prime abord aujourd'hui les relations entre Angolais et Brésiliens à Maré, est le maintien d'une certaine distance entre les deux groupes. Les informateurs angolais ne cachent pas leur préférence de rester entre compatriotes. Helena, 47 ans, arrivée à Rio de Janeiro en 2011, a par exemple

déclaré : « Je passe plus de temps avec les Angolais. Et j'ai aussi deux ou trois amis brésiliens. Mais il n'y en a qu'un avec qui je parle vraiment. Sinon, le reste c'est juste "bonjour, comment vas-tu ?". »

À ce titre, les propos de Nzaje indiquent également une segmentation des cercles sociaux très habituelle chez ses compatriotes présents à Maré. En dépit de son caractère profondément biculturel (puisqu'élevé au Brésil), il déclare ainsi :

Le truc, c'est que je sépare beaucoup. J'ai mes amis angolais et brésiliens. [...] Même si ça peut être chouette d'être ensemble, on dirait qu'il y a toujours des petits conflits de culture qui apparaissent. Ce n'est pas des engueulades, mais quelqu'un finit toujours par dire : « C'est bizarre ça, bizarre... » Et donc, toi, tu dois expliquer : « Non, c'est qu'au Brésil ça se passe comme ça, mais en Angola c'est comme ci ».

Conclusion

En tant qu'unique groupe étranger bénéficiant d'une présence significative et durable sur ce territoire, les Angolais de Maré sont clairement identifiés par les autres habitants de la favela. Ils incarnent une africanité qui a longtemps été rédhibitoire pour beaucoup d'entre eux. C'est ainsi que, dans l'imaginaire local, de nos jours encore, l'Angolais représente souvent l'idéal-type de l'Africain immigré, une figure de l'altérité parfois entourée de représentations négatives et de peurs.

L'expérience des Angolais arrivés à Rio de Janeiro au cours des trente dernières années peut être considérée comme un cas singulier d'accumulation des facteurs de discrimination. Leurs conditions d'arrivée défavorables, le racisme structurel et les préjugés historiquement construits à l'égard de l'Afrique ont placé ces immigrés dans une situation d'altérité à au moins trois niveaux : discriminés en raison de leur origine africaine, de leur couleur de peau, et d'une grande précarité économique.

Dans ce contexte, Maré, vaste complexe de favelas du nord de la ville, a offert une solution pour permettre leur maintien au sein de l'espace urbain. Comme nous l'avons vu, à l'intérieur de la favela, de nombreux problèmes se sont également posés dans une première phase. Toutefois, selon les propos de nos interlocuteurs, une tendance à l'amélioration s'est dessinée au fil du temps. Si de nombreuses interactions peuvent effectivement être observées de nos jours entre le reste des habitants de la favela et les Angolais, l'entre-soi reste important chez ces derniers. Ce repli peut correspondre aussi bien à des affinités propres au groupe immigré que répondre à un rejet persistant de la part des locaux.

À une période où la migration de Brésiliens (originaires du Nord-Est brésilien) vers les métropoles du Sud-Est ne représente plus un phénomène aussi massif qu'au siècle dernier, la favela a en quelque sorte joué en faveur des Angolais son rôle traditionnel de refuge pour les populations marginalisées [Valladares, 2005]. Le complexe de Maré a offert aux migrants angolais un accès, bien que précaire, au logement. Là, l'existence de réseaux de solidarité entre compatriotes leur a fourni une base d'assistance afin de surmonter les épreuves rencontrées. La résidence dans ce quartier informel leur a ainsi permis de connaître une mobilité sociale légèrement ascendante.

Cependant, la morosité économique qui caractérise le Brésil depuis plusieurs années, ainsi que le contexte politique, incitent de nombreux Angolais interrogés en 2019 et 2020 à évoquer ouvertement de nouveaux projets de migration. Dans quelle mesure ces intentions se sont-elles concrétisées ? Le manque d'emploi pourrait-il compromettre durablement les tendances positives des décennies précédentes, notamment en ce qui concerne l'acceptation relative de la population angolaise dans l'espace social de la favela ? Pour offrir une réponse à ces questions, il serait intéressant de poursuivre ce projet de recherche à l'avenir. Dans un contexte marqué par de profonds bouleversements sociaux, économiques et politiques, nous estimons qu'il sera particulièrement pertinent de continuer à examiner le traitement réservé aux populations africaines au Brésil.

Bibliographie

ALMEIDA Silvio Luiz de, 2019, *Racismo estrutural*, São Paulo, Pólen.

ABREU Mauricio de Almeida, 1994, « Reconstruindo uma história esquecida: origem e expansão inicial das favelas do Rio de Janeiro », *Revista Espaço & Debates*, n° 37, p. 34-46.

AGIER Michel, 2000, *Anthropologie du Carnaval : La ville, la fête et l'Afrique à Bahia*. Paris, Éditions Parenthèses.

AYDOS Mariana Recena, 2010, « Migração forçada: uma abordagem conceitual a partir da imigração de angolanos para os estados do Rio de Janeiro e São Paulo (1970-2006) », *Mémoire en sciences humaines*, Campinas, Universidade Estadual de Campinas.

BATISTA Vera Malaguti, 2003, *O Medo na Cidade do Rio de Janeiro: dois tempos de uma história*, Rio de Janeiro, Revan.

CASCUDO Luís da Câmara, 1965, *Made in Africa*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira.

COSTA E SILVA Alberto da, 2011, *Um rio chamado Atlântico: A África no Brasil e o Brasil na África*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira.

DOS SANTOS Renato Emerson, 2018, « Ações Afirmativas no combate ao racismo: uma análise da recente experiência brasileira de promoção políticas públicas », *Revista Quaestio Iuris*, vol. 11, nº 3, p. 2101-2128.

IBGE, 2010, *Censo demográfico 2010*, Brasília, Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística.

LESSER Jeffrey, 2015, *A invenção da brasilidade: Identidade nacional, etnicidade e políticas de imigração*, São Paulo, Editora Unesp.

MBEMBE Achille, 2019, « Blacks From Elsewhere and the Right of Abode », communication, the Ruth First Memorial Lecture, Wits Theatre, 3 octobre 2019.

MUÑOZ Enara Echart (dir.), 2016, « Dossiê: A cooperação Sul-Sul do Brasil com a África », *Caderno CRH*, vol. 29, nº 76, Salvador, UFBA.

NASCIMENTO Abdias do, 2016, *O genocídio do negro brasileiro: processo de um racismo mascarado*, São Paulo, Editora Perspectiva.

NOGUEIRA Oracy, 2007, « Preconceito racial de marca e preconceito racial de origem. Sugestão de um quadro de referência para a interpretação do material sobre relações raciais no Brasil », *Tempo Social, revista de sociologia da USP*, vol. 19, nº 1, p. 287-308.

PARK Robert E., 1928, « Human Migration and the Marginal Man », *The American Journal of Sociology*, vol. 33, nº 6, p. 881-893.

PETRUS Maria Regina, 2001, « Emigrar de Angola e imigrar no Brasil. Jovens imigrantes angolanos no Rio de Janeiro: história(s), trajetórias e redes sociais », mémoire de master en planification urbaine et régionale, Rio de Janeiro, UFRJ.

QUIRION Nicolas, 2018, « Um triplo grau de alteridade: representações midiáticas sobre migrantes da África Central nas favelas do Rio de Janeiro », communication présentée à Urbafavelas III Salvador, 21-23 novembre 2018, Salvador, UCSal.

RADCLIFFE-BROWN Alfred Reginald, 1940, « On Joking Relationships », *Journal of the International African Institute*, vol. 13, nº 3, p. 195-210.

RAMOS Arthur, 2001(1934), *O negro brasileiro*, Rio de Janeiro, Graphia.

REDES DA MARÉ (dir.), 2018, *Censo Populacional da Maré*, Rio de Janeiro, Redes da Maré.

REQUIÃO Ricardo Bezerra, 2015, « Mudanças no Saldo Migratório Internacional do Brasil: uma análise sobre as causas que intensificaram a migração de estrangeiros para o Brasil desde a década de 1990 » *Fronteira*, vol. 10, nº 20, p. 6-34.

SANTANA Jorge Amilcar de Castro, 2016, « Imigrantes africanos em um Conjunto de favelas no Rio de Janeiro: redes sociais, disputas, trabalho informal e ilegalismo », mémoire de master en sciences humaines, Rio de Janeiro, UFRJ.

SCHWARCZ Lilia Moritz, 1993, *O Espetáculo das Raças: cientistas, instituições e questão racial no Brasil 1870-1930*, Sao Paulo, Companhia das Letras.

SEYFERTH Giralda, 2002, « Colonização, imigração e a questão racial no Brasil », *Revista USP*, n° 53, p. 117-149.

SOUZA Jessé (dir.), 2012, *Os batalhadores brasileiros: Nova classe média ou nova classe trabalhadora?*, Belo Horizonte, UFMG.

TARRIUS Alain, 2014, « Transmigration et économies souterraines : une économie “par les pauvres, pour les pauvres” », *Regards croisés sur l'économie*, vol. 14, n° 1, p. 147-158.

VALLADARES Licia do Prado, 2005, *A invenção da favela - Do mito de origem a favela.com*, Rio de Janeiro, Edições Fundação Getúlio Vargas.

VAZ Lilian Fessler, 1994, « Dos cortiços as favelas e aos edifícios de apartamentos – a modernização da moradia no Rio de Janeiro », *Análise social*, vol. XXIX, n° 3, p. 581-597.

VIDAL Dominique, 1998, *La politique au quartier. Rapports sociaux et citoyenneté à Recife*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme.

VIDAL Dominique, 2012, « Comparer le comparatisme ordinaire. À propos des migrants mozambicains à Johannesburg et boliviens à São Paulo », *Terrains & travaux*, vol. 21, n° 2, p. 55-73.

VIDAL Dominique, 2016, « Se fondre dans la ville sans rester anonyme », *L'Homme*, n° 219-220, p. 233-262.

WILSON Kenneth L. & PORTES Alejandro, 1980, « Immigrant enclaves: An Analysis of the Labor Market Experiences of Cubans in Miami », *American Journal of Sociology*, vol. 86, n° 2, p. 295-319.

Résumé

Racisme et xénophobie dans la favela ? Deux temps de la présence d'immigrés angolais à Maré (Rio de Janeiro).

Dans cet article, nous prenons pour objet l'implantation d'un groupe d'immigrés angolais au sein des favelas de Maré, à Rio de Janeiro. En nous basant sur un travail d'observation participante, mené depuis les lieux de sociabilité des Angolais, nous examinons la nature des relations qui se sont établies entre ce groupe étranger et les résidents Brésiliens de la favela. Dans un espace urbain informel et marginalisé, fortement marqué par le racisme structurel, la relation à l'africanité demeure ambiguë. La présence d'immigrés originaires d'un pays d'Afrique Subsaharienne permet de jeter un regard nouveau sur les rapports ethnoraciaux et les recompositions identitaires au Brésil.

Mots-clés : Brésil, Migration, Rapports ethnoraciaux, Quartier populaire, Identité collective

Resumo

Racismo e xenofobia na favela ? Dois tempos da presença de imigrantes angolanos na Maré (Rio de Janeiro)

Neste artigo, nos debruçamos sobre o assentamento de um grupo de imigrantes angolanos nas favelas da Maré, no Rio de Janeiro. Com base em um trabalho de observação participante, realizado a partir dos lugares de sociabilidade dos angolanos, examinamos a natureza das relações que se têm estabelecido entre este grupo estrangeiro e os brasileiros moradores da favela. Em um espaço urbano informal e marginalizado, fortemente marcado pelo racismo estrutural e onde a relação com a africanidade permanece ambígua, a presença de imigrantes oriundos de um país da África Subsaariana permite lançar um novo olhar sobre as relações étnico-raciais e as reconstruções identitárias no Brasil.

Palavras chaves : Brasil, Migração, Relações étnico-raciais, Bairro popular, Identidade coletiva

Abstract

Racism and xenophobia in the favela? Two stages of the presence of Angolan immigrants in Maré (Rio de Janeiro).

In this paper, we focus on the settlement of a group of Angolan immigrants in the favelas of Maré, in Rio de Janeiro. Based on a participant observation work, carried out from the places of sociability of the Angolans, we examine the nature of the relations that have been established between this foreign group and the Brazilian residents of the favela. In an informal and marginalized urban space, strongly marked by structural racism and where the relationship to Africanity remains ambiguous, the presence of immigrants from a Sub-Saharan African country allows us to take a new look at ethno-racial relationships, identity reconstructions in Brazil.

Keywords: Brazil, Migration, Ethno-racial relationships, Popular district, Collective identity